
Muller (Claude), Guerres et Paix sur la frontière du Rhin au XVIII^e siècle

Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie du Ried-Nord, 302 p.,
2007

Jean-Michel Boehler



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/568>

DOI : [10.4000/alsace.568](https://doi.org/10.4000/alsace.568)

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 442-444

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Jean-Michel Boehler, « Muller (Claude), Guerres et Paix sur la frontière du Rhin au XVIII^e siècle », *Revue d'Alsace* [En ligne], 134 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/568> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.568>

fer » qu'il a donnée à son pays n'aurait été qu'une oeuvre stérile et sans utilité réelle ? L'auteur pense le contraire : Vauban a contribué à organiser l'État et à garantir une paix durable. Et l'exemple de Belfort montre que son œuvre a servi la Nation toute entière, tant par son efficacité militaire que par sa valeur de symbole. On rendra grâce à Yves Pagnot d'avoir su présenter l'histoire de la « ville des trois sièges » dans la dimension stratégique et architecturale qui est la sienne. Vauban arrive en 1675 et reconnaît les lieux : il en saisit l'intérêt, que Turenne venait d'illustrer brillamment, le mémorise et passe aux travaux pratiques lorsque les circonstances le rappellent, pendant la Guerre de la Ligue d'Augsbourg. Le projet de 1687 est le modèle du 2^e système de Vauban qui se caractérise par des tours bastionnées permettant la défense lointaine aussi bien que le contrôle des abords. Le site est réorganisé par défaut, en fonction des impératifs d'urgence, mais l'ingénieur sait particulièrement ce qui reste à faire sur les collines qui commandent la vallée de la Savoureuse : le programme proposé en 1698 sera finalement mis en œuvre par Haxo sous la Restauration, amélioré par Denfert et étendu dans le cadre du système Séré de Rivières. Accompagnée d'un beau dossier de plans en partie inédits et de photographies, la contribution d'Y. Pagnot sur « Vauban et la fortification de Belfort » (p. 93-131) donne toutes les bonnes raisons qui auraient dû valoir au site belfortain le titre de « Patrimoine mondial » décerné par l'UNESCO. On sait qu'il n'en a pas été ainsi. L'omission est d'autant injuste que des efforts remarquables ont été consentis pour la mise en valeur de cet ensemble qui combine patrimoine et pédagogie.

Enfin, avant de clore ce volume d'hommage, le lecteur aura droit à un dessert des plus savoureux sous la forme du livret d'un spectacle musical de Christine Kobus, « Vauban avait deux filles » (p. 133-153), composé d'extraits de textes du Maréchal de France et de ses contemporains et de musiques du temps. Un moment jubilatoire, presque surréaliste (p. 141) : le « traité de la cochonnerie », qu'on appréciera avec d'autant plus bonheur que l'Alsace a été privée d'une commémoration digne de ce nom, en oubliant que la province construite par Louis XIV est, en réalité, la troisième fille de Vauban.

Georges Bischoff

MULLER (Claude), *Guerres et Paix sur la frontière du Rhin au XVIII^e siècle*, Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie du Ried-Nord, 2007, 302 p.

On a du mal à cerner cet ouvrage, tant il foisonne en thèmes divers et variés, le binôme guerre-paix constituant un dénominateur commun fort commode pour les fédérer. Alors que l'historiographie traditionnelle a tendance à opposer le « tragique XVII^e siècle », avec son chapelet de guerres et de crises, au « beau XVIII^e siècle » et sa légendaire prospérité, Claude Muller nous montre que la guerre est omniprésente à une époque considérée, à tort ou à raison, comme une ère de paix et cela en dépit des « guerres de succession » (d'Espagne en 1702-1714, de Pologne en 1733-1738, d'Autriche en 1740-1748) qui, en définitive ne font qu'effleurer l'Alsace jusqu'au

renversement des alliances de 1756, scellant le rapprochement de la France avec l'Autriche et éloignant de la province le théâtre des opérations.

Mais on aurait tort de considérer ce livre comme un ouvrage d'histoire militaire, même si les sources utilisées sont abondamment puisées, en dehors de l'apport de quelques bibliothèques provinciales, dans les archives du quai d'Orsay (Affaires étrangères), de Vincennes (Service historique de la Défense) et, en ce qui concerne les papiers du gouverneur de Bourg, dans la Bibliothèque de l'Arsenal. Certes les préoccupations stratégiques ou diplomatiques affleurent régulièrement (p. 35-38, 59-66, 81-87, 103-110, 159-163, 225-227), dévoilant les succès militaires par ci et par là, les dévastations de l'Outre-Forêt ou la construction de la ligne de la Lauter. Mais l'auteur mobilise des sources tellement diversifiées qu'elles ne sauraient se cantonner à l'histoire proprement militaire : le mémoire de l'intendant de La Grange de 1697, la chronique de 1702 signée par Richard Schlee, confesseur des cisterciennes de Koenigsbruck, les rapports des ingénieurs militaires ou des directeurs des fortifications (Guillin en 1702, Baudoin en 1752, Langeron en 1773), les lettres adressées par ses maréchaux, entre 1707 et 1713, au comte de Bourg, enfin les récits de voyage de nobles anonymes en 1721 et 1753, de Mademoiselle de Mortemart en 1769, du marquis de Pezay vers 1772. Voilà une banque de données particulièrement fournie.

Mais même les ingénieurs militaires, soucieux de « tenir le Rhin », ne limitent pas leurs observations aux fortifications et le mérite de Claude Muller aura été de dégager l'intérêt que revêtent leurs rapports au delà de toute considération étroitement stratégique : description des localités, avec leurs murailles ou leur *Dorfgraben*, des églises fortifiées ou des châteaux, des routes et des voies d'eau dont les qualités défensives sont, bien entendu, privilégiées. Si la grande enquête de 1732, qui indique la topographie des lieux et le nombre de « feux » par localité, conserve un lien avec ce genre de préoccupations, il n'en va pas de même dans cette chronique anonyme de 1753 où l'on trouvera la description des monuments et hôtels particuliers de Strasbourg, pas davantage que dans la visite pastorale du grand vicaire Guillaume Thual, qui, en 1706, passait au peigne fin les chapitres ruraux de Rhinau et de Marckolsheim, relevant l'état matériel des églises et des maisons curiales et fournissant à l'évêque Gaston de Rohan de précieux renseignements tant sur la liturgie que sur la pratique religieuse. Les récits de voyage, qui n'oublient pas les fortifications dans cette province frontalière, tiennent à la fois des guides touristiques et des enquêtes ethnographiques sur ces « Allemands » que sont les habitants de l'Alsace et dont, vu du côté français, on relève la bizarrerie du langage, des costumes et des coutumes. L'observation est mise à contribution quand, vers 1770, Victurnienne de Mortemart visite la manufacture royale de Klingenthal ou quand le marquis de Pezay chante la fertilité de la campagne alsacienne et les exploits des anabaptistes. C'est que tout voyage d'étude se double d'un voyage d'agrément et d'investigation : « Une chose essentielle pour voyager utilement, c'est d'avoir une connaissance assez détaillée des endroits où l'on va; afin de ne pas paraître tout à fait étranger, il faut savoir au moins ce qu'il y a de plus beau et de plus curieux à voir » glisse, en 1782, ce voyageur

anonyme dijonnais dont la référence du récit de voyage se sera malencontreusement perdue (p. 275).

Ce faisant, Claude Muller ne risque-t-il pas de perdre de vue et le sujet et le titre, pourtant suffisamment englobant, de sa contribution afin de pouvoir accueillir des témoignages aussi disparates ? La conclusion de son livre, qui « rattrape » les mémoires non utilisés précédemment et soulève la question de la francisation de l'Alsace, rend compte de ce désir d'exhaustivité qui, à notre sens, ne répond pas à une nécessité absolue. On pourrait lui reprocher par ailleurs un penchant pour l'anecdotique et l'événementiel, parfois au prix de citations fort longues des auteurs consultés. Mais le thème traité illustre magistralement la rencontre entre « la grande » et « la petite » histoire : au delà des opérations militaires, décidées à Versailles et exécutées sur le terrain, lorsque Stanislas Leszcynski envoie son flot de missives au comte de Bourg, n'est-ce pas l'intimité de la Cour qui pénètre en Alsace ? Reste à savoir pourquoi une étude d'une telle ampleur, sur le plan à la fois thématique et géographique puisqu'elle porte sur l'ensemble d'une Alsace ouverte sur l'Europe, paraît sous les auspices d'une société d'histoire locale, aussi proche soit-elle d'une frontière si souvent invoquée.

Jean-Michel Boehler

XIX^e siècle

MÜNCH-MERTZ (Eveline), *Au chevet de l'humanité souffrante. Les médecins cantonaux ou médecins des pauvres dans le département du Haut-Rhin (1825-1870)*, Société académique du Bas-Rhin, Bulletin t. CXXVII-CXXVIII, 2007-2008.

C'est à une catégorie particulière du monde médical du XIX^e siècle que s'intéresse Eveline Münch-Mertz dans cet ouvrage issu de sa thèse, dirigée par Jean-Michel Boehler, aujourd'hui professeur émérite à l'Université Marc Bloch de Strasbourg, qui, dans sa préface, souligne tout l'intérêt de cette étude, véritable histoire socio-culturelle d'un groupe, celui des médecins cantonaux du département du Haut-Rhin, des praticiens « de terrain » au service des indigents malades. L'auteur a su en effet tirer parti d'un riche matériel archivistique, en exploitant essentiellement les nombreux dossiers relatifs à la médecine cantonale proprement dite, mais en ayant également recours à beaucoup d'autres documents, dans la mesure où ses investigations l'amenaient nécessairement à s'intéresser aux questions de santé publique, d'hygiène, d'assistance et, d'une façon plus générale, d'administration du département.

L'originalité de l'Alsace, et du Haut-Rhin en particulier, que montre bien Eveline Münch-Mertz, est d'avoir constitué, de façon précoce, un véritable laboratoire pour la mise en place d'une médecine des pauvres, puisque, dès 1825, des médecins cantonaux y sont nommés (des tentatives ayant été menées également dans quelques autres départements, un peu plus tardivement), l'officialisation de l'institution ne survenant qu'en 1854. L'auteur, qui se situe dans la lignée des travaux de Jacques